

## L'IDENTITÉ NARRATIVE DE L'ÊTRE DANS L'ŒUVRE DE FRANÇOIS MAURIAC

Rodica STOICESCU\*

**L**e long d'une vie et d'une œuvre, Mauriac s'est interrogé sur le sens de l'existence de l'être incarné dans le monde, une question fondamentale pour l'artiste ouvert à la transcendance. L'importance du problème de l'être, de son mystère et de ses rapports avec les autres êtres – la question centrale de l'ontologie – a été mise en évidence par Maurice Blondel qui souligne aussi les difficultés contre lesquelles bute la philosophie de l'être. **"C'est bien un problème, dit-il, le premier, le plus important, le plus difficile de tous que celui de l'être. Il réside au cœur même de toute réalité. Il est le ressort de tout le dynamisme que nous portons en nous et qui semble prolonger et transfigurer tout élan de l'univers."** [1 : 10]

L'attitude de Mauriac à l'égard de l'être est extrêmement proche de celle de Maurice Blondel ou de Gabriel Marcel, une **"métaphysique négative, non descriptive, non démonstrative."** Il ne le conçoit pas en fonction des catégories de la logique traditionnelle, paré des attributs du personnage social. Pour lui, l'être est une présence mystérieuse, insaisissable, qu'il ne se propose pas d'"expliquer". Tout au plus, son œuvre peut le rendre sensible: *"Hé bien, un romancier d'aujourd'hui se place aussi en face de l'être humain, non plus pour le deviner, mais pour le comprendre. Il ne s'agit plus de savoir quelles sont ses idées sociales ou politiques; il ne s'agit plus de le représenter d'après les opinions qu'il affiche. Ce personnage composé, construit, que chacun de nous présente au monde, est justement celui qui n'intéresse pas le romancier, que le romancier écarte, pour atteindre son mystère, non pour éclairer ce mystère, ni pour le percer à jour – mais pour nous le rendre sensible; il s'agit qu'un être vive et non plus qu'il soit explicable, conforme à une certaine logique. Un Bourget qui n'étudie pas l'individu mais la personne, c'est-à-dire l'être de raison derrière lequel l'individu se dissimule, peut juger légitime d'y appliquer l'intelligence; mais*

*nous qui voulons exprimer l'être humain dans sa totalité, dans son mystère..."* [20 : 1333]

L'être est un mystère qu'il faut approcher sans tenter d'expliquer ses deux aspects, apparemment contradictoires. Il est d'abord évolution, progression d'un état empirique vers une spiritualisation qui lui donne accès au transcendant. Mais en même temps, il est le noyau immuable qui fait de chaque individu ce qu'il est. *"Peut-être, note Mauriac dans son Journal, trop d'hommes d'aujourd'hui, hantés par la notion de durée, ont-ils perdu conscience de leur moi fondamental, de cette part d'eux-mêmes où, en dépit de leur ondolement et de leur diversité, se fonde l'unité de leur être, – et qui fait d'eux une personne autonome, différente de toutes les autres."* [11 : 144]

Faire ressortir la dialectique de l'identité personnelle dans l'œuvre mauriacienne est un défi lancé par l'interprétation ontologique d'un texte littéraire. C'est en raison de cette même exigence ontologique, réclamée en quelque sorte par l'œuvre de François Mauriac, que nous définissons l'identité narrative de son Héros en l'opposant à ce que Richard Kearney appelle l'identité substantielle **"qui pense le sujet comme essence permanente, comme toujours le même. Par contre, l'identité narrative constitutive de l'ipsité (... ) peut inclure le changement dans la cohésion de son histoire."** [4 : 370]

Nous insistons sur le mot **changement** car il est essentiel pour la définition de l'identité narrative du Héros. Grâce à lui, on peut mettre en évidence dans le texte la hiérarchie des niveaux de l'être.

La signification que nous donnons au mot **changement** recoupe, partiellement, celle de l'**engagement existentiel**, thème fondamental de la pensée de Gabriel Marcel. Le **changement** révèle une réalité ontologique apparemment paradoxale : l'aspiration de l'homme à ne pas se laisser enfermer dans une situation existentielle en vue d'atteindre l'essence de son être, sa vérité qui, malgré tous les « changements », reste immuable. On pourrait donc dire que le **changement**

\* Maître de conférences, Département des langues romanes, A.S.E. Bucarest.

figure cette émergence originelle de l'être vers la transcendance, ce qui en fait d'ailleurs son essence à tous les niveaux, depuis les formes les plus inauthentiques de l'existence jusqu'aux stades de spiritualité avancée.

Pour mieux comprendre l'**identité narrative** de l'être dans l'œuvre de Mauriac, comparons-le avec les personnages de Proust ou de Gide, autant de "moments" isolés le long d'une histoire. **"Anachroniques, intermittents, par la multiplicité de leurs apparitions ou de leurs expériences, remarque Georges Poulet, ils peuvent bien donner une « impression de continuité », une « illusion d'unité ». Mais leurs vies ne sont qu'une « collection de moments »".** [25 : 22]

On peut continuer la comparaison du Héros mauriacien avec les personnages de Tchekhov. **"Le vrai, l'unique héros de Tchekhov est l'homme désespéré, affirme Chestov. Cet homme n'a absolument rien à faire dans la vie, tout au plus peut-il se frapper la tête contre le mur."** [3 : 63] L'unique héros de Mauriac est **"l'être dans le devenir"**, catégorie existentielle qui, chez Kierkegaard, signifie le mouvement grâce auquel l'homme va vers la réalisation de soi. Et la réalisation de soi n'est rien d'autre pour Mauriac que l'ouverture à l'absolu.

On peut pousser la comparaison jusqu'à certains personnages du Nouveau Roman, ou à ceux de Kafka ou de Robert Musil, personnages qui perdent leur identité narrative au point de devenir inidentifiables. Et avec la disparition de l'identité du personnage surgit aussi la crise de l'identité de l'intrigue. Or, selon Paul Ricœur, c'est **"d'abord dans l'intrigue qu'il faut chercher la médiation entre permanence et changement"** (...) car c'est elle qui **"fournit le modèle de concordance discordante sur lequel il est possible de construire l'identité narrative du personnage."** [26 : 301]

En revenant à Mauriac, il sera aisé de remarquer que l'identité narrative de ses personnages ne repose pas sur l'intrigue telle qu'on la retrouve dans le roman classique ; ses romans sont inracontables. Cependant, leur substance ne se rétrécit pas et en plus, on pourra facilement repérer une continuité narrative qui renforce leur identité. En ce cas-là, faute d'intrigue, qui fournit le modèle de "concordance discordante" dont parle Ricœur, sans lequel le personnage n'a pas d'identité narrative ?

Il faut préciser cependant que les romans mauriaciens ont une intrigue mais ses "épisodes narratifs" ne sont pas construits d'après le modèle du roman d'action ou du roman psychologique traditionnel. La **discordance**

qui rend possible le changement, l'évolution donc de l'être, se manifeste à l'intérieur d'un conflit métaphysique qui oppose le Mal au Bien, le péché à la Grâce. Et la **concordance** par la permanence du désir de Dieu du Héros, désir qui, dit Lévinas, se confond avec le besoin irrépensible d'une compréhension de soi.

L'histoire racontée par Mauriac à travers son œuvre romanesque et théâtrale est celle d'un être qui, parti des niveaux les plus objectivés de l'existence, veut approcher *"la sainteté de la vérité"*, c'est-à-dire le sens de son existence dans le monde. C'est le devoir de l'artiste, pense Mauriac, de rendre le plus fidèlement possible la prise de conscience de l'homme de sa situation dans le monde, de même que son éveil à la transcendance. *"Un artiste, dit-il, profondément imbu de ce que nous appelions tout à l'heure : la sainteté de la vérité, pourvu qu'il découvre nos faiblesses, sans flatterie, sans connivence ni complaisance, a bien mérité de ses frères. Même s'il n'est pas chrétien, il a travaillé au seul progrès humain qui ne soit pas un leurre, et qui est le progrès intérieur, ce que Barrès appelait l'éducation de l'âme."* [19 : 441]

Derrière les apparences d'une intrigue banale, tous les romans de Mauriac racontent la même histoire, *"l'histoire d'une remontée"*. L'intrigue du roman ***Le Nœud de vipères***, dont parle son auteur, se répète, à quelques différences près, dans chaque roman : ***"Le Nœud de vipères, dit-il, est, en apparence, un drame de famille, mais, dans son fond, c'est l'histoire d'une remontée. Je m'efforce de remonter le cours d'une destinée boueuse, et d'atteindre à la source toute pure. Le livre finit lorsque j'ai restitué à mon héros, à ce fils des ténèbres, ses droits à la lumière, à l'amour et, d'un mot, à Dieu"*** [18 : 851]

Le passage d'un personnage d'un roman à l'autre, *"d'une destinée à une autre"*, enrichi d'expériences existentielles nouvelles, fait partie de la technique romanesque de l'auteur qui, par ce procédé, surprend l'être qui se construit une identité par étapes. *"Bien loin d'accuser le romancier de se répéter, dit Mauriac, et au lieu de le pousser au renouvellement par des procédés artificiels, et en changeant arbitrairement de manière, j'estime qu'il faut admirer ce pouvoir qu'il a de créer des êtres capables de passer d'une destinée à*

*une autre, d'un roman dans un autre, et qui, supérieurs aux créatures vivantes, peuvent recommencer leur vie dans des conditions nouvelles.*" [18 : 853]

L'œuvre mauricienne tourne autour d'un sujet unique : "Un seul roman est proposé au chrétien, un seul drame : le sien ; une seule histoire, un seul débat, qui se joue entre lui et son Créateur..." [16 : 967], ayant comme unique protagoniste ce **moi** déchiré entre des exigences contraires mais qui veut à tout prix trouver la réponse à la question : **Qui suis-je ?**

Répondre à l'exigence fondamentale de l'ontologie, affirme Nicolas Grimaldi, c'est, d'une part, "**définir le statut empirique de notre présence dans le monde**" et, d'autre part, mettre en évidence la cohérence de l'évolution de l'être, du stade empirique à un stade supérieur d'existence, tout en gardant la "fixité" de ses données fondamentales qui ne relèvent pas du physique mais du métaphysique.

L'idée de **stade**, empruntée à Kierkegaard, nous permet de présenter le Héros mauricien dans sa totalité existentielle. Un stade se définit, affirme Olivier Cauly, "**comme une sphère d'existence pour une individualité en situation et la dialectique des stades elle-même permet la description aussi complète que possible de toutes les possibilités d'existence. Elle correspond alors au projet de dresser la carte des situations sans oublier pour autant qu'il s'agit du « chemin de la vie » pour une existence qui a pour tâche de devenir.**" [2 : 90]

Kierkegaard a repéré trois stades d'existence. "**Il y a trois sphères d'existence, affirme-t-il, l'esthétique, l'éthique et le religieux ... exister c'est être soit dans l'esthétique, soit dans l'éthique, soit dans le religieux.**" [2 : 91]

Il est important de savoir si cette présentation ordonnée des stades de l'existence dans le but avoué de suivre le devenir du Héros mauricien en quête de sa vérité d'être incarné, pourrait être interprétée comme un parcours obligé. En ce cas, le Héros serait un personnage factice, sans identité narrative, qui servirait de prétexte aux intentions édifiantes de son créateur. Or le Héros est libre d'accepter ou de refuser le projet existentiel que lui propose le romancier. Il peut rester enlisé dans une forme d'existence inauthentique qu'il n'a pas la force ou la volonté de quitter. Il peut tout aussi bien reculer d'un stade supérieur d'existence à un autre, inférieur, prisonnier, souvent volontaire, de la force mystérieuse du Mal.

Alors que représente cet ordre idéal de progression que tout être devrait parcourir pour trouver son accomplissement dans le religieux ? Rien d'autre que le contrepoids de la **faillibilité**. La **faillibilité**, précise

Ricœur, n'est pas le mal, elle "**n'est que la possibilité du mal : elle désigne la région et la structure de la réalité qui par leur moindre résistance offrent un « lieu » au mal.**" [27 : 149] Il n'est donc qu'une **possibilité**, inscrite dans chaque stade d'existence comme la raison interne de son propre dépassement vers un stade supérieur. C'est la **possibilité** pour chaque être incarné de transcender sa condition afin de trouver la "*sainteté de la vérité*" dans cette communion sans limites qu'est l'Amour.

Juste après sa chute dans le monde du texte, le héros mauricien ignore Dieu. Il est "**sans**" Dieu. Le vocable "**sans**", du syntagme "**sans Dieu**", est le « lieu » du mal qui se manifeste par l'incarnation de l'être dans un corps de chair et par sa présence dans un monde désacralisé.

Deux structures ontologiques fondamentales où la **faillibilité**, de possibilité devient réalité concrète du Mal, sont repérables dans un monde sans Dieu : **la chair et l'avoir**. C'est par rapport à elles que le Héros mauricien essaiera de définir son statut dans le monde du texte.

**L'espace existentiel de la chair** lui offre la possibilité de s'identifier à une forme factice, qu'il n'a pas choisie où prolifèrent les **symboles de la souillure** : concupiscence, luxure, divertissement, devenues critères de "normalité". Mais ce refuge dans **le monde aveugle de la chair** n'offre pas d'avenir au Héros mauricien. Être instinctuel, son humanité se décompose, rongée par le mal inscrit dans chaque cellule de son corps.

Grâce au concept-symbole de **l'avoir**, emprunté à Gabriel Marcel, nous marquons l'identification du Héros mauricien avec ses possessions. **Le symbolisme de l'avoir**, dans la vision marcellienne, dépasse largement la sphère des propriétés matérielles. Envisagé comme composante primordiale de la structure de l'être incarné, il peut gâcher irrémédiablement les rapports que l'homme a avec lui-même, tout comme ses relations avec les autres.

**Le thème de l'Autre**, l'usurpateur de mon identité mais sans lequel cette identité n'est même pas concevable, un Autre désiré et haï en même temps, est un thème fondamental de l'existentialisme sartrien. Et c'est à l'intérieur de cet **espace de l'avoir** où l'homme veut faire sien l'altérité de l'Autre que Mauriac rencontre Sartre. "*Ce drame de l'avenir, avoue-t-il, cette impossibilité où nous sommes de posséder l'autre non en tant qu'objet passif et que je vois, mais en tant que sujet, en tant qu'il est cet être qui me regarde, cet être à jamais inaccessible, c'est l'un des thèmes de la philosophie existentielle. Comme M. Jourdain faisait*

*de la prose sans le savoir, j'ai été un existentialiste avant la lettre.*" [22 : 69]

Le Héros mauriacien continue son objectivation dans le monde des relations sociales, monde étayé lui aussi sur **les structures de l'avoir**. Cette fois-ci, le concept-symbole autour duquel s'organisent les formes d'une existence inauthentique, vouée au culte de la banalité moyenne, est le **"monde de l'on"**, de Heidegger. Un monde sans affects qui privilégie, outre mesure, **l'avoir** au détriment de **l'être**.

Paradoxalement, au lieu de trouver dans **le monde du "socius"** la confirmation de son existence en tant qu'individu, l'identité du Héros se dissout dans son hypostase de personnage social soumis aux contraintes ridicules imposées par les préséances. Il est le prisonnier d'un monde clos, que ce soit sa famille, le cercle de ses amis, ou même la ville qu'il habite, un prisonnier qui ne jouit que de la liberté heureuse de l'habitude.

Aussi longtemps que le Héros mauriacien s'efforcera de combler le vide existentiel du **"sans Dieu"** avec des formes inauthentiques d'existences, il sera victime et complice à la fois de ce mal qui l'habite. Ce moment crucial de son existence est marqué par la catégorie fondamentale pour toute philosophie de l'être, celle du **choix**, catégorie qui introduit **le thème de la liberté**. Il a le choix entre cette prison qu'est pour lui le Monde et la liberté de se réaliser comme individualité en dehors des normes imposées par le "socius". Mais quelle est la source de sa liberté?

On trouve la réponse à cette question dans la notion ontologique de **projet** appartenant à Heidegger. Reprise par Sartre, cette notion prospective traduit **l'engagement existentiel** de l'homme qui le jette perpétuellement en avant de soi. La faille qui sépare l'homme de lui-même est un espace où tout est possible, de l'attitude "banale" devant la vie jusqu'à l'effort de s'élever à un mode d'être supérieur. Seulement, ignorant toujours Dieu, c'est vers lui-même que l'homme se projette.

C'est en se retournant vers lui-même que le Héros mauriacien espère, d'une part, se délivrer des chaînes du Monde et, d'autre part, y trouver son identité. Cette expérience existentielle au centre de laquelle se trouve son corps qu'il regardera d'abord comme son **avoir** le plus précieux, comme corps de chair ensuite, espace du **"néant sensualiste"**, pour y voir finalement la manifestation totale de sa subjectivité, est de nouveau vouée à l'échec. Sans autre perspective, la projection vers lui-même le condamne au désespoir de l'ennui et de la solitude où s'enferme la conscience narcissique.

Et même si **le projet**, en transgressant son premier sens, peut signifier aussi ouverture à l'Autre, tant que la distance qui sépare le Héros de son alter-ego sera comblée avec **les structures de l'avoir**, leurs relations se trouveront, inévitablement, sous le signe du malentendu. Contaminé par le désir de la possession, l'amour sincère pour le prochain se transformera ou bien en haine si l'Autre n'accepte pas sa condition d'"être-objet" ou bien en indifférence, une fois l'acte de possession accompli.

Dans la vision mauriacienne, une existence qui "se projette", dans l'espace existentiel du **"sans Dieu"**, soit uniquement vers elle-même, soit vers un Autre, reflet de sa propre faillibilité, est vouée à l'échec. Ce n'est que grâce à la **transcendance** que le Héros fait le "saut" existentiel d'une vie **"sans"** Dieu vers une vie **"devant"** et **"avec"** Dieu. C'est elle qui change la direction du **"projet"** en l'orientant vers la divinité.

**La transcendance** répond à la soif métaphysique de l'être incarné. En plus, pense Mauriac, tout en dépassant l'humain, elle y revient toujours pour faire découvrir à l'homme son origine divine. Et c'est en raison de cette exigence ontologique fondamentale de l'être, affirme-t-il, que *"le romancier véridique"* doit peindre ce mélange inextricable de **faillibilité** et de **grâce**: *"...puisque l'objet de son art, qu'il le veuille ou non, est la nature blessée, le romancier véridique ne peut pas ne pas suivre Dieu à la trace dans l'homme, de blessure en blessure, de chute en chute, mais aussi de grâce en grâce."* [10 : 179]

La catégorie existentielle du **"devant Dieu"** qui, chez Kierkegaard, signifie la prise de conscience de l'homme de son état de pécheur, nous l'envisageons comme l'espace qui sépare tout homme de Dieu, non seulement le croyant. En ce sens, elle recoupe le deuxième concept, celui de **la faillibilité** que nous ne concevons plus comme possibilité de surgissement du Mal, mais comme distance aliénante entre l'être incarné et la divinité.

**La faillibilité** se manifeste concrètement dans la deuxième étape du parcours existentiel du Héros mauriacien, celle de sa **vie éthique**, par l'attitude qu'il a devant le **mal-souffrance**. La disproportion de l'homme avec lui-même, sens constitutif de **la faillibilité**, est transférée à l'espace existentiel du **"devant Dieu"** pour faire ressortir la distance que le Mal creuse entre la créature et son Créateur.

L'homme éthique ne peut pas ignorer Dieu. C'est par rapport à son attitude à l'égard de la divinité que prendra contour l'identité de son **moi**. Nous avons repéré dans le texte mauriacien plusieurs hypostases "éthiques" du Héros. La première est celle du

**Raisonneur**, qui n'accepte l'idée de Dieu que pour Lui opposer sa volonté de se construire seul, comme être raisonnable.

Plein de superbe, le **Raisonneur** transfère sur lui-même les attributs de la divinité. Il se rapporte à sa conscience comme à l'"**absolu raisonnable épuré de la violence du sacré**" [5 : 75] Le "**devant Dieu**" devient ainsi l'espace de la séparation totale, une dimension horizontale où "**l'infini ne brûle pas les yeux qui se portent sur lui.**" [5 : 75] Le Héros mauriacien se donne l'illusion que son regard intérieur est aussi pénétrant que celui de Dieu: "À votre âge et dans le chaos des doctrines, j'ai cherché l'unique Dieu qui d'abord méritait ma créance : moi-même. (...) Au vrai, la conscience minutieuse que j'eus de mon cœur me permit de reconstruire, avec ce fragment de la conscience latine ma race tout entière." [13 : 960]

Le "**devant Dieu**" est d'abord l'espace d'une éthique qui rejette le mystère divin pour proclamer la toute-puissance de ce que Gabriel Marcel appelle le monde problématique de l'intelligence, avec ses vérités vérifiables par la logique et le bon sens. Le **Raisonneur** essaie de combler "**la distance de soi-même par rapport à soi-même**" comme la définit Jean Wahl, et l'abîme qui le sépare de Dieu, avec la plénitude vécue dans un monde confortable, gouverné par les lois de la raison, qui le met à l'abri de l'angoisse de la foi. Mauriac décrit cette race d'esprit de filiation aristotélicienne qui repousse tout ce qui n'a pas trait à l'expérience humaine : "Ils ne méconnaissent plus le secours que l'humanité a trouvé, et continue de trouver dans la foi. Bien loin de traiter la religion par le mépris, ils s'efforcent de lui ravir son secret. Sans doute, ils ne connaissent rien au monde que l'humain et rejettent tout ce qui dépasse l'expérience humaine ; c'est sur la connaissance d'eux-mêmes qu'ils veulent édifier leur vie personnelle. Mais toute la question pour eux est de savoir si cette vie personnelle leur tiendra lieu de vie religieuse, s'ils trouveront en eux l'aide quotidienne que les croyants trouvent dans leur vie religieuse." [21 : 12]

Il est ensuite l'espace de la révolte de l'homme contre Dieu, l'espace de "**l'éthique du plus fort**" où l'influence de Nietzsche sur l'évolution du Héros mauriacien est évidente. Dominée par la Volonté de Puissance, **l'éthique du plus fort** est, en fait, une anti-éthique car elle ne reconnaît pas les principes de la morale courante et d'autant moins ceux de l'éthique de l'Amour. Le "**devant Dieu**" devient le champ de bataille où **la liberté prométhéenne** de l'homme, maître de sa destinée, dont le symbole dans le texte mauriacien est Don Juan, affronte la liberté d'un Dieu qui lui impose son propre vouloir.

La source de l'attitude prométhéenne, remarque Jeanne Parain-Vial, se retrouve dans "**l'orgueil qui refuse de reconnaître notre foncière dépendance, qui refuse toute forme de gratitude et de piété à l'égard de l'Être.**" [24 : 47] Le Raisonneur transforme le culte de la raison en une véritable idolâtrie par rapport à laquelle Dieu, succédané inventé par une conscience souffreteuse, n'a qu'un retentissement esthétique. L'orgueil d'être son propre Dieu donne au Héros la force et le courage d'affronter seul la souffrance physique et morale tout en repoussant, comme dégradant, le soutien de Quelqu'un qui, dans le meilleur des cas, n'est qu'une image enfantée par la plume du Poète. Il cite les vers de Baudelaire : " « **Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage / Que nous puissions donner de votre dignité / Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge.** »

Est-ce qu'il croyait à cela, Baudelaire ? Un poète a le droit de donner un nom à son inquiétude : Dieu. Peut-être, le désir crée-t-il son objet ? L'excès de douleur suscite le consolateur.

*Que tout cela répugne à Irène ! Elle ne veut pas être consolée, elle ne demande aucune consolation. Pauvres gens qui font les demandes et les réponses pour se persuader qu'ils ne sont plus seuls ! Elle n'a pas peur de l'anéantissement, mais non plus de la souffrance physique : elle ne veut pas qu'on croie que c'est parce qu'elle souffrait trop qu'elle... Mais que lui importe ce que les autres croiront !* " [9 : 324]

**La liberté prométhéenne**, en l'absence de tout repère moral ou métaphysique, s'avère finalement **une liberté déchue** car elle pousse le Héros vers le néant d'une vie où, tout étant permis, la liberté et la vie elle-même deviennent absurdes.

Mauriac cite dans son *Bloc-Notes* le mot bouleversant d'une convertie célèbre, Édith Stein : " « *Je me tiens constamment au bord du néant et je dois recevoir l'être à chaque seconde.* » Au bord du néant comme Sartre, comme Camus, mais aussi comme tous les mystiques. Et elle reçoit l'être à chaque instant. " [6 : 324]

Au bord du néant, le Héros ressent la présence de l'Être, le contact intérieur avec "*Quelqu'un qui soit en moi, plus moi-même que moi.*" [6 : 324] C'est le premier pas qui l'engage sur le chemin de la conversion, sous le regard de Dieu. Paradoxalement, l'acte de raison, déchu dans la liberté prométhéenne,

prépare l'acte de foi. Contestée par la raison, l'existence de Dieu est néanmoins appréhendée intuitivement.

C'est une nouvelle étape existentielle dans la vie du Héros mauriacien. Il vit désormais dans la présence de Dieu, "**avec Dieu**", dans une "unité sentie", selon le mot de Gabriel Marcel, qui exprime des rapports d'une intimité croissante. Et si l'on peut affirmer qu'il perçoit cette présence rationnellement, il ne faut pas croire qu'il la pense abstraitement, d'une manière déductive. Elle s'impose comme une évidence à la raison sans que pour autant la raison puisse pénétrer son mystère. La présence de Dieu est vécue comme une expérience vivante à travers laquelle le croyant descend aux tréfonds de lui-même pour se connaître et pour retrouver ainsi, dans cette rencontre avec la divinité, son unité perdue.

Le secret de la "**réflexion seconde**", découvert par Pascal, mis en évidence par Gabriel Marcel et que Mauriac transpose poétiquement, est que la raison accepte ce que l'intuition savait déjà : "*L'expérience que nous (...) avons [de la présence de Dieu] n'est pas de celle qu'exigent le philosophe et le savant pour être persuadés : c'est ici que le cœur, au sens où l'entend Pascal, et qui ne signifie pas vague sentimentalité, mais connaissance par le dedans, s'agit et s'impose. Au vrai, nous sommes persuadés non par un raisonnement abstrait mais par quelqu'un de plus vivant qu'aucun vivant, et qui est selon le mot fameux, en nous-mêmes plus nous-mêmes que nous.*" [15 : 108] Toutes les tentatives du Héros pour trouver la vérité de son être incarné acquièrent leur vrai sens à la lumière du concept-symbole de l'"**avec**". Emprunté à Gabriel Marcel, l'**avec** est l'espace d'une intimité croissante entre le croyant et Dieu d'abord, entre le croyant et l'Autre ensuite. Il est l'espace où la **faillibilité**, toujours présente, s'enrichit de nouveaux sens.

L'espace de l'"**avec**" est celui qui reçoit la Vérité de la Parole annonçant une Nouvelle Alliance entre le chrétien et Dieu, fondée sur une loi Nouvelle, la loi de l'Amour. Mais en même temps, il est l'**espace de l'épreuve** car la Parole proclame une Vérité absurde pour la logique et le bon sens: Dieu s'est incarné dans son Fils pour que celui-ci expie les péchés des hommes.

La **Vérité crucifiée** crée une faille entre les certitudes de la foi et la signification de la souffrance du Christ déchiffrée sur son axe horizontal, faille par où s'insinue le doute d'une conscience qui s'oppose à Dieu tout en lui étant attachée, une conscience qui reste en deçà de la sainteté du souffrir, impuissante à subir ou à saisir la souffrance comme don. C'est une autre épreuve par

laquelle doit passer le Héros mauriacien car il voit dans la Croix le signe de l'échec du Dieu incarné, tout comme celui de l'échec de sa propre vie : " « *Quand tout nous manque, lui dis-je, quand nous nous croyons abandonnés, à l'heure qui vient toujours, pour chacun de nous, où nous soupignons à notre tour : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » c'est l'heure de l'échec définitif que la croix préfigure, dont la croix est le signe scandaleux et insupportable à l'être jeune ou dans la force de l'âge – jusqu'au jour où elle devient ce qui se conforme exactement à notre corps... »*

Maman culpa :

« *Et à notre cœur.* »

*Je fus étonné de cette parole dans sa bouche. Comment savait-elle que c'est toujours notre cœur qui est crucifié ?* " [23 : 807]

Si on se limitait à l'interprétation horizontale de la Croix, l'espace de l'**avec** serait celui de la solitude et du désespoir de ceux qui se croient abandonnés de Dieu. Mais du texte mauriacien ressurgit aussi la **signification verticale** de la souffrance christique. Elle fera découvrir au Héros la possibilité d'une **résurrection sur la Croix**.

Nous insistons sur la portée existentielle du **symbole de la résurrection** dans l'œuvre mauriacienne car il donne la clef de la **quête de soi** du Héros. Il est important de souligner que la **résurrection** pour Mauriac, quoique phénomène métaphysique, commence dans la vie terrestre. Elle réunit le sacrifice par amour de Dieu grâce auquel la créature, absoute, peut renaître une seconde fois, et le don de soi de l'homme, signe de la victoire de l'**être sur l'avoir**. Par sa participation au sacrifice de Dieu, en faisant foi aux deux folies, de la foi et de la Croix, le Héros mauriacien découvre dans la métaphore **Dieu est amour** le sens de la souffrance et, avec lui, le sens de son existence d'être incarné : "*Cette souffrance de sa chair était reçue du même cœur que lorsqu'il communiait. Il la goûtait, il se refermait sur elle pour n'en rien perdre ; il se pénétrait du néant de ses épreuves habituelles ; il entrevoyait ce luxe entre les luxes qui tient dans le développement et le libre usage d'une conscience délicate. Il sentait le poids d'une larme, d'une goutte de sueur ou de sang entre toutes celles que la férocité humaine n'est pas seule à faire couler, car notre vie, notre vertueuse vie, ne se développe que portée, soutenue, par ce fleuve intarissable.*" [12 : 534]

La Croix est l'espace existentiel où le Héros mauriacien rencontrera aussi Jésus-Christ, le **Médiateur**, qui le relie à Dieu et à l'Autre. La redécouverte de l'Autre, l'ami, le frère, l'aimé, n'est possible, dans la vision mauriacienne, que par la médiation de celui qui

enseigne **la loi de l'Amour**. Les "commandements" de cette Loi Nouvelle : **la charité spirituelle ou l'obsession de l'Autre**, **la fidélité responsable** et **la réversibilité des mérites**, sont autant de "moments" spirituels dans la vie du Héros où sa relation avec l'Autre est purifiée de tout le symbolisme de **la souillure** et de **l'avoir**. Le pouvoir rédempteur de l'amour changera le sens de **la faillibilité** en la transformant dans l'espace de l'altérité bénéfique. Le Mal sera vaincu sur son propre terrain grâce à **l'amour-sacrifice**, et au **don de soi** qui préservent chez l'Autre ce qui fait de lui un être unique, son altérité : *"Et il était un jeune mâle de vingt-deux ans ; et il ne différait de tous ceux qu'il lui avait été donné d'approcher et de connaître que par son cœur insatiable, que par cette faim de s'attacher, de souffrir et de mourir qu'il n'avait pas retrouvée dans aucune autre créature. C'était cela la solitude, au fond. Ce n'était pas lui qui existait, mais les êtres vers lesquels il se sentait perpétuellement comme soulevé, pour leur donner sa vie. Ce qui venait de se passer entre cet étranger et lui se renouvellerait indéfiniment, même lorsqu'il serait marqué du signe sacerdotal. Jusqu'à l'agonie, jusqu'à cette dernière solitude."* [12 : 479]

C'est seulement par la redécouverte de l'Autre que le Héros mauriacien parvient à la redécouverte de soi. Affranchie du désir de la possession, la chair est sanctifiée par le vœu procréateur. C'est l'Esprit qui, en investissant la matière, la rend éternelle : *"Tu dis que tu as honte de ta chair ? Songe qu'il n'est rien en toi qui ne soit nécessaire pour créer l'enfant que j'aime, qui ne ressemble à aucun autre. Ô destinée unique de mon enfant ! Je suis le Dieu qui n'a pas voulu qu'il existât dans tout l'univers deux feuilles semblables !"* [14 : 240]

Au terme d'un itinéraire spirituel tortueux et plein d'embûches, le Héros mauriacien a la révélation que son corps n'est pas méprisé de Dieu. Le sacrifice christique, en guérissant la chair de sa blessure originelle, en fait *"le temple du Saint-Esprit"* prêt à habiter une âme délivrée elle aussi de l'esclavage des passions. Or l'âme ne devient libre qu'en se donnant à l'Autre sans attendre rien en retour. À ce moment-là, la distance qui sépare inévitablement deux êtres devient l'espace de la communication-communion où l'Un se découvre par l'Autre. C'est dans l'amour humain, où corps et âme forment un **tout**, que le Héros mauriacien trouvera le sens de son existence : *"Il faudrait que toujours il y ait une jeune fille dans la vie d'un jeune chrétien, s'il n'est point élu pour le Sacerdoce. Un musicien qui s'appelait Schumann, un poète qui s'appelle Francis James ont su exprimer ce qu'un cœur de jeune fille contient de douceur, de faiblesse et*

*de silence. Une d'elles, que tu ne connais pas encore, ô mon ami, est vouée à ton salut."* [17 : 929]

À l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, Mauriac se posait cette question brûlante pour tout écrivain authentique : *"Peut-être aucun écrivain digne de ce nom ne passe-t-il à l'éternité sans avoir dit finalement ce qu'il avait mission de dire. Un Claudel, un Bernanos, un Maritain auront été entièrement fidèles à cette vocation. Mais, moi, l'aurais-je été ?"* [7 : 147]

Oui, François Mauriac a rempli sa mission plus que tout autre écrivain de sa génération, celle de donner un sens à l'existence humaine en donnant une réponse, sa réponse aux questions : **Qui suis-je ? Que suis-je ?** Il a rendu à l'homme faillible l'espérance du salut en lui faisant découvrir dans sa finitude le principe même de sa résurrection.

## RÉFÉRENCES

1. BLONDEL, M. *l'Être et les êtres*, Paris, Librairie Félix Arcan, 1935.
2. CAULY, O. *Kierkegaard*, Paris, P.U.F., 1991
3. CHESTOV, L. *Les commencements et les fins*, cité par P. Rostenne, *Léon Chestov – Philosophie et liberté*, Bordeaux, Éd. Bierre, 1994
4. KEARNEY, R. *L'imagination herméneutique et le postmoderne*, in P. Ricœur, *Les métamorphoses de la raison herméneutique*, sous la direction de Jean Greish et Richard Kearney. Actes du colloque de Cerisy –la-Salle, 1<sup>er</sup> – 11 août 1988, Paris, Les Éditions du Cerf, 1990
5. LÉVINAS, E. *Totalité et infini*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1971
6. MAURIAC, F. *Bloc-Notes III* (1961 – 1964), Paris, Éditions du Seuil, 1993
7. MAURIAC, F. *Bloc-Notes IV* (1965 – 1967), Paris, Éditions du Seuil, 1993

8. MAURIAC, F. *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1962
9. MAURIAC, F. *Ce qui était perdu*, Œuvres romanesques et théâtrales complètes, édition établie, présentée et annotée par Jacques Petit, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978 – 1985, t. II
10. MAURIAC, F. *D'autres et moi*, textes recueillis et commentés par Keith Goesch, Paris, Grasset, 1966
11. MAURIAC, F. *Journal I*, Paris, Grasset, 1934
12. MAURIAC, F. *L'Agneau*, Bibliothèque de la Pléiade, t. IV
13. MAURIAC, F. *Les Beaux-Esprits de ce temps*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I
14. MAURIAC, F. *Le Démon de la connaissance*, Bibliothèque de la Pléiade, t. II
15. LE CHRÉTIEN M. Volume de recherches et débats consacré à François Mauriac par le Centre Catholique des Intellectuels français, Desclée de Brouwer, Paris, 1971
16. MAURIAC, F. *La littérature et le péché*, Bibliothèque de la Pléiade, t. III
17. MAURIAC, F. *Les Nuits de Paris*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I
18. MAURIAC, F. *Le Romancier et ses personnages*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I
19. MAURIAC, F. *Mes grands hommes*, Monaco, Éd. Du Rocher, 1949
20. MAURIAC, F. Tiré d'un cahier où le texte ci-dessus se trouve sous le titre: *Notes sur le roman*, Bibliothèque de la Pléiade, t. III
21. MAURIAC, F. *Paroles catholiques*, Paris, Librairie Plon, 1954
22. MAURIAC, F. *Paroles perdues et retrouvées – Conférences*, textes recueillis et commentés par Keith Goesch, Grasset, Paris, 1986
23. MAURIAC, F. *Un adolescent d'autrefois*, Bibliothèque de la Pléiade, t. IV
24. PARAIN-VIAL, J. *Gabriel Marcel et les niveaux de l'expérience*, Paris, Éditions Seghers, 1966
25. POULET, G. *Études sur le temps humain*, Introduction au t. III, Paris, Éditions du Rocher, 1952
26. RICŒUR, P. *L'identité narrative*, in *Esprit*, No 7-8, Juillet-août 1988, numéros dédiés à Paul Ricœur
27. RICŒUR, P. *Philosophie de la volonté 2 – Finitude et culpabilité*, Paris, Aubier, 1988